

Veille à voix haute

Marie Parent

Number 127, November 2010

Dilemme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61821ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Parent, M. (2010). Veille à voix haute. *Moebius*, (127), 147–152.

MARIE PARENT

Veille à voix haute

Il y avait déjà quelques heures que je te veillais quand ils m'ont dit que tu ne reprendrais pas connaissance. Je ne les ai pas entendus. J'ai pris ton bras, j'ai dit non. Il n'était pas question que je lâche ton bras.

Quatre-vingt-quatre ans, il paraît que c'est un âge honorable pour mourir. On dit ça.

Dès le premier jour, il m'est apparu nécessaire de te faire la lecture. Tu ne passais pas une journée sans lire les journaux, alors je suis descendue au dépanneur en bas, j'ai fait provision de quotidiens nationaux et je t'ai lu tous les grands titres. Ensuite, j'ai tenté de choisir des articles qui t'auraient intéressé. J'en parcourais la moitié, levais la tête et cherchais à percevoir un signe d'encouragement sur ton visage. Quand j'ai eu fini, je ne savais plus quoi faire. Je suis rentrée chez moi.

Trois lettres ils ont prononcées : Arrêt Vasculaire Cérébral. J'avais souvent entendu ces mots. Je leur ai dit que tu étais en bonne santé. Ils m'ont souri tristement.

Devant ma bibliothèque, j'ai cherché des livres à te lire. Tu ne lisais pas de romans. J'aurais voulu trouver un texte qui aurait du sens pour toi. Un récit de chasse ou d'aventures. *Moby Dick* ou *Le Livre de Marco Polo*. J'ai choisi Marco Polo, une édition illustrée. J'aurais voulu que tu voies le monde.

Ils m'ont dit de prendre mon temps. J'ai grimacé. Je ne savais pas ce que ça voulait dire : prendre son temps. Comme dans *Les mille et une nuits*, j'aurais pu trouver des histoires à l'infini, pour suspendre les jours. Après Marco Polo, *Les frères Karamazov*, des relevés d'expéditions polaires, la Bible, pourquoi pas. Pour repousser la mort.

Le deuxième jour, j'ai ouvert le livre, fébrile. Je me demandais si tu aimerais, je craignais que tu ne sois ennuyé par les tournures un peu archaïques de ce compte rendu vieux de 750 ans. Je n'arrivais pas à imaginer ce que tu aurais dit en lisant telle ou telle phrase. J'ai scruté ton visage pendant de longues minutes. Je déformais mentalement tes traits, jusqu'à reconstituer une image de toi qui me soit familière.

Quand Marco fut revenu de sa mission, il alla devant le Seigneur et lui rendit compte de tous les faits pour lesquels il était allé, et comment il avait bien achevé sa besogne. Puis il lui conta toutes les nouveautés et toutes les étranges choses qu'ils avaient vues et connues bien et sagement.

Je partais du travail vers seize heures. Passais à la maison, préparais le souper pour Jean-Pierre. On se croisait dans l'entrée. Salut. Ton père? Ça va. À l'hôpital à dix-neuf heures tapantes. Vingt pages par soir. À ce rythme, j'aurais fini dans 15 jours.

Lui parlez-vous? Non, pas vraiment. Je lui lis un livre. L'infirmière m'a regardée drôlement. Vous venez chaque soir, elle m'a dit. C'est ce que les gens font, normalement, non? Elle a détourné les yeux.

Nous n'avions jamais beaucoup discuté. Tu n'aimais pas les paroles en l'air. Tu répétais souvent les mêmes mots. Comme des slogans. À la longue, ça s'était transformé en une sorte de ritournelle dans mes oreilles. Je n'avais pas l'impression que tu me parlais. Plutôt que tu t'efforçais de produire un bruit de fond, un air familier pour rythmer mes pas. Peut-être était-ce pour cela que je ne savais pas quoi te dire aujourd'hui. Je suis restée immobile, le livre entre les mains. J'ai fermé les yeux, pensé très fort à des phrases que je pourrais prononcer. Il n'en est venue aucune.

Quand ils eurent chevauché plusieurs journées, ils se dirent qu'ils voulaient voir ce que l'enfant leur avait donné. Ils ouvrirent donc la boîte et trouvèrent dedans une pierre, et ils se demandèrent ce que cela voulait dire. Cela voulait dire que la foi qu'ils avaient commencée devait rester ferme en eux comme une pierre ferme.

J'aurais pu te parler du passé, détailler les bons souvenirs que j'avais de notre vie ensemble. Ou les mauvais. Mais ma mémoire était aussi blanche qu'une fenêtre inondée de lumière. Je plissais les paupières, tendais les mains, effrayée, le cœur battant, comme dans un rêve que je faisais souvent où les formes, les sons, les odeurs étaient estompées. J'avançais vers le vide, tous sens engourdis. Dans ce rêve, tu étais un inconnu que je n'arrivais pas à laisser partir.

Je voulais te montrer les images. Je me suis glissée à côté de toi dans le lit. J'ai placé le livre au-dessus de ton visage, en tendant les bras. De ta peau émanait une drôle d'odeur, l'odeur aigre des mal lavés. Ça ne me dérangeait pas. Je tournais les pages une à une. J'aurais pu embrasser ton front, caresser ton visage, poser un de ces gestes simples. Mais j'empoignais le livre trop fermement. Impossible de le laisser choir sur le lit. J'ai tourné une autre page, ai rattrapé la couverture rigide qui bâillait. M'y suis accrochée.

Je prenais parfois ton bras, le tenais dans ma main. Ce n'était pas une caresse. Je le tenais comme on aurait tenu un objet. Pour ne pas qu'il nous échappe et se casse. Tu avais pourtant été tendre envers moi.

Seuls les efforts comptent vraiment, pas les résultats. Tu disais aussi : mérite ce que tu gagnes, et tu n'en seras jamais honteuse. Ou encore. La vie est dure, mais la bonté des hommes existe. Si je te demandais : me trouves-tu belle dans cette robe ? Tu me relançais : es-tu confortable ? Si je te demandais : m'aimes-tu ? Tu me répondais : les enfants sont les biens les plus précieux qu'on puisse avoir.

Un samedi, je me suis installée à table, pour confectionner des tartes. Des années que je n'en avais pas faites. J'ai réussi à rouler ma pâte du premier coup. Trois, quatre belles tartes que je ferais dorer, que je pourrais apporter à l'hôpital pour que l'odeur envahisse la chambre, pénètre ton cerveau, te tire de la mort. Tout me semblait possible. Quand j'ai sorti les tartes du four, je me suis assise devant elles, les larmes aux yeux. J'avais fait quelque chose de bien. Jean-Pierre me surveillait du coin de l'œil depuis des heures. Il s'est approché de moi. Ça ne suffira pas, a-t-il dit. J'ai serré les dents. Une fureur immense, incontrôlable est montée en moi. Je n'ai pas ouvert la bouche pour protester.

Mes mains se sont enfoncées d'elles-mêmes dans la tarte brûlante. Des pommes et de la pâte ont été projetées sur les murs. Ce n'est que plus tard que j'ai compris : le dégât, mes doigts couverts de cloques. Jean-Pierre s'est penché doucement, a nettoyé le plancher à genoux.

Sachez que dans la ville on ne peut ensevelir nul corps mort : les idolâtres les portent, pour les brûler, en dehors de la ville et des faubourgs, en un lieu éloigné qui est désigné pour cela ; et pour les autres croyances, qui mettent les morts sous terre, comme les Chrétiens, les Sarrasins et autres manières de gens, on les porte aussi, loin des faubourgs, dans un lieu désigné : si bien que la terre en vaut mieux et est plus saine.

Je voyais la même infirmière plusieurs soirs par semaine. Je m'étais habituée à elle. Sa présence, ses gestes, me donnaient l'impression d'une étrange routine, presque réconfortante. Nous parlions peu. Elle se penchait vers moi, en refaisant le lit, me souriait. Mon père et moi étions aussi très proches, a-t-elle dit une fois. Il était mon confident. Je lui ai jeté un regard surpris. Je n'aurais jamais dit cela, jamais employé ces mots-là. Étions-nous proches ? Tu n'avais jamais été mon confident. Je sais que j'aurais dû envier l'infirmière. Mais, dans un certain sens, je la plaignais.

Tout ce que j'avais éprouvé pour toi, c'était ce désir féroce, agressif : j'aurais voulu que tu sois heureux. Peut-être l'avais-tu été. Peut-être n'avais-je pas su te comprendre. J'aurais fait n'importe quoi pour que tu sois heureux, à ma manière.

Sachez que tous les bourgeois de la dite cité, et toute autre personne qui y demeure, ont coutume d'écrire sur leur porte leur nom, celui de leur femme, de leurs enfants, de leurs esclaves et de tous ceux qui demeurent dans la maison, et même combien de bêtes ils tiennent. Et s'il advient que quelqu'un meure dans la maison, on efface son nom ; et si quelqu'un y naît, on écrit son nom avec les autres.

Il aurait été convenable que je te remercie. Me planter au bout du lit et énumérer : je te dois ceci, cela. Je n'y arrivais pas. C'est toi qui avais choisi mon prénom. Tu avais dit,

crié, murmuré mon prénom jour après jour. M'avais fait exister si fort. Il m'était impossible de rendre ce don-là.

Je m'étais fait couler un bain. J'ai plongé ma tête sous l'eau chaude, espérant assourdir le vacarme qui couvait sous chacune de mes paupières. Des gouttes s'échappaient du robinet et tombaient dans un bruit sourd. Une vibration lointaine me parvenait, celle d'une vie souterraine, primitive et invisible, peut-être un chant. J'ai fermé les yeux, enfoncé un peu plus ma tête dans l'eau, l'ai cognée contre l'émail de la baignoire. Au bord d'atteindre une forme de bien-être. Puis, j'ai entendu une voix, basse et faible, qui me priait : Je veux te parler. Qu'est-ce que tu fais ? Sors de là ! J'entendais les mots, mais ils ne signifiaient rien, dépourvus de toute résonance réelle. J'ai ouvert les yeux. Le visage de Jean-Pierre était penché au-dessus de moi. Ses yeux affolés. Il a glissé ses doigts sous mon cou et a extrait ma tête de l'eau. Il a demandé : ça va ? Il ne pouvait pas voir les larmes qui roulaient sur ma peau mouillée. J'ai dit : oui. Je toussais. Son visage s'est détendu. Il a pris mes mains entre les siennes. Il a dit : tes mains... J'ai répondu : je sais.

Maintenant je cesserai de parler de ces choses et vous dirai la plus précieuse chose qui soit au monde.

Tu m'avais tout donné sauf la parole, mais qu'est-ce que ça pouvait faire ? Nous sommes des milliers, des millions de filles dont le père n'a jamais prononcé un mot qui compte. Qu'est-ce que ça peut faire ?

Un soir, en revenant de l'hôpital, je me suis assise en tailleur devant la bibliothèque. J'ai fait défiler mon doigt sur le dos des livres. Nous arrivions au bout des voyages de Marco Polo. J'aurais voulu trouver autre chose, une histoire d'hommes, une voix qui m'aurait fait penser à la tienne. Ou peut-être une histoire de fille, qui t'aurait fait comprendre ce que je voulais que tu comprennes. Jean-Pierre m'observait du seuil de la porte. Qu'est-ce qu'ils t'ont dit ? Mes mains se sont mises à trembler, je me suis appuyée contre les étagères. Ils m'ont dit de prendre une décision. Il s'est raclé la gorge, est sorti de la pièce. La tête contre la tablette de bois, je me suis répété qu'il fallait trouver un nouveau livre.

Tu m'avais appris à me battre, ça oui, parce que j'étais une fille, ta seule fille, et qu'on devrait me respecter. Le coup puis l'esquive, la chorégraphie selon laquelle je m'étais toujours déplacée dans le monde. Frappe, bouge, frappe, sauve-toi. Ne laisse pas la chance à ton adversaire de prendre le dessus. Reste toujours en mouvement.

En telle manière que vous avez ouï, Nogai vainquit dans la bataille; et je vous dis qu'il y mourut bien soixante mille hommes, mais le roi Toctai s'échappa, et les deux fils de Toloboga s'échappèrent aussi.

J'avais lu la dernière phrase des voyages de Marco Polo la veille, et aucune lecture, désormais, ne me semblait suffisante. Je suis venue à l'hôpital les mains vides. Je les ai examinées, tendues au-dessus du drap blanc. Mes pauvres mains mutilées. Ma peau tardait à se réparer, comme si elle voulait garder les traces de cette veille, mes cicatrices de guerrière. J'ignorais contre quoi je me battais.

Dans la chambre, les mains vides. Blessées et froides. Devant toi.

Au dernier moment, il m'est venu une histoire, une sorte de souvenir, probablement inventé. Mon père est là, il me prend dans ses bras et me porte, je viens juste de naître. Toute la nuit, d'un bout à l'autre de la maison, il me tient contre lui, me serre contre sa poitrine, nous sommes suspendus ensemble dans la nuit. Il chantonne une mélodie sans parole, dou-dou-dou-dou-dou, il ne connaît pas les paroles. Il me berce contre son corps en marchant, d'un bout à l'autre du corridor, jusqu'à ce que je m'endorme, il ne m'échappera pas, ne me secouera pas, dou-dou-dou-dou-dou, mais il ne connaît pas les paroles.

J'ai posé un baiser sur ton front, presque violemment, et je suis sortie de la chambre.

Toutes les citations sont extraites de: *Le Livre de Marco Polo ou le Devisement du Monde*, mis en français moderne et commenté par A. T'Serstevens, Paris, Albin Michel, 1984 [1955], 346 p.